

Olivier Larizza
Université des Antilles-Guyane et ille - Université de Haute-Alsace

Synergies Pologne n° spécial - 2011 pp. 133-143

Strasbourg, les 13 et 14 juin 2011
(d'après des entretiens réalisés à Mulhouse le 9 avril et le 9 juin 2011)

Son nom, dit-elle, n'évoque pas la Pologne. « On m'imagine volontiers turque », sourit Greta Komur. Dans cette langue en effet, ce mot signifie charbon. « À moins qu'il ne vienne de l'allemand », s'interroge-t-elle encore, en bonne linguiste qui s'honore. Maître de conférences en sciences du langage à l'Université de Haute-Alsace, la belle Greta, assise dans la vie comme dans un fauteuil d'opéra, mesure ce qui la sépare de la petite Komur, nom de son père dont elle prolongeait la lignée et le caractère bien trempé, elle la biche espiègle, petite brune sauvageonne, alors que sa sœur aînée, blonde aux yeux bleus, descendait des Sasinska, nom de leur mère. Greta n'avait pas la blondeur que l'on attache volontiers par stéréotype aux filles de l'Est, mais parfois les stéréotypes nous disent quelque chose de la réalité. Elle n'avait pas non plus la placidité qu'on leur prête, ce calme d'apparence qui dissimule une profonde résignation devant la pâleur du destin. Née le 21 avril 1970 dans une ville grise de Silésie, Sosnowiec, cité industrielle et minière de taille moyenne – « on dirait Valenciennes, c'est la ville la plus laide de Pologne ! » –, l'horizon de la petite fille ne tient pas en place. C'est l'histoire d'une douce révolte devant la fatalité qui se dessine dans le parcours exceptionnel de Greta Komur-Thilloy, l'histoire romanesque à souhait d'une immigration en France, là « où le bonheur était si proche, si possible »¹, le pays dont on ne revient pas sans la honte de l'échec.

Une enfance dans la lune

« Une pensive rêverie
Depuis qu'elle était tout enfant
Lui peignait de mille couleurs
La vie, si lente à la campagne. » (II, 26)

Une image surgit avec insistance de l'enfance de Greta Komur : son père est allongé sur le divan à regarder la télévision, sa mère s'affaire à la cuisine. Nul doute que la fatigue les accable : le père exerce la profession de menuisier et son épouse travaille à la comptabilité d'une entreprise, ils sont au boulot jusque tard, tous les jours jusqu'au samedi inclus. Le dimanche est invariablement morne. Pas de musique. Pas de loisir. Ils ne reçoivent quasiment personne. La télé grésille en continue. « Pourquoi vous ne sortez pas ? » s'insurge la petite Greta. « Pourquoi vous n'invitez pas du monde ? » Elle ne verra

jamais ses parents aller au cinéma, main dans la main. Alors elle se résout à se faire le sien, de cinéma.

Elle rêve de scène. Elle rêve d'une vie qui se vive vraiment. Qui chante sous le ciel gris et bas des hivers de là-bas. Dès l'âge de trois ou quatre ans, elle s'empare du micro au jardin d'enfants. Durant les fêtes de famille, elle monte sur une chaise et donne son récital. Le soir, elle se couche dans la peau d'une cantatrice. Les institutrices décèlent chez elle des prédispositions et suggèrent à ses parents de l'inscrire dans une école de musique. Ah ! si ses doigts pouvaient vagabonder sur le clavier d'un piano... Hélas ! l'instrument coûterait les yeux de la tête et, de toute façon, où le mettre ? La famille entière s'entasse dans une seule pièce de seize mètres carrés. Alors il reste Dalida, qui cartonne au hit-parade et que la petite fille adore. Les sons de la langue française la touchent déjà, elle invente des paroles en polonais sur les tubes étrangers, surtout ceux venant de l'Hexagone. Elle s'approprie, par la musique, un autre univers que celui qui se traîne péniblement à ses pieds trépigant.

La solitude de Greta se nourrit d'espérance. Elle prie beaucoup. Se rend bientôt à l'église catholique deux fois par jour. C'en devient presque une drogue. À neuf ans, elle prend tout à coup conscience de la dangereuse dépendance dans laquelle elle s'est installée et réagit à l'idée qu'elle pourrait finir... bonne sœur. Grand Dieu ! C'est sur scène qu'elle veut être et briller. Mais un soir, à son père qui la borde, elle avoue son secret le plus cher. Lorsqu'il était un peu éméché par quelques verres de vodka, papa Komur aimait bien s'asseoir au chevet du lit de ses filles, et les mettre en garde contre le grand méchant loup qui rôde sous la forme des garçons... Il parlait à ses filles comme un père parle de la vie : en laissant le futur assez vague pour qu'il se raffermisse de promesses. Greta prend son courage à deux mains et lui dit ce qu'elle a sur le cœur. « Je ne peux rien pour toi », lui répond l'adulte. « Pour faire du chant, il faut connaître du monde et je ne connais personne. Je ne peux rien. » Ils n'aborderont plus jamais le sujet ensemble. Greta se rend à l'évidence qu'il lui faut prendre sa destinée en mains.

Rien ne l'y incitait dans la Pologne de l'époque. Rien n'indiquait une autre voie que le chemin tracé d'avance par l'État, la propagande et l'idée inébranlable que c'était comme ça. Les propres parents de la jeune fille ne réalisaient pas l'emprise du pouvoir sur les esprits, n'ayant aucun point de comparaison avec l'étranger. Les débats politiques à la télévision, qui passionneront la future étudiante en sciences politiques, ne laissent rien transparaître du simulacre auquel ils s'assimilent, et donnent l'illusion d'une démocratie vivante. On marche pourtant avec des oeillères, on n'a pas le choix. Cela se reflète bien entendu dans les magasins, où règne la pénurie. Les étagères sont vides, si l'on excepte les bouteilles de vinaigre, stockées en quantité, figurant une adéquate métaphore pour décrire l'aigreur de la réalité quotidienne. *Vinaigre de la vie*. De temps en temps on approvisionne : trente kilos de saucisse sont déchargés comme s'ils tombaient du ciel et on fait la queue dès trois heures du matin pour en récupérer quelques miettes. L'information a circulé par le téléphone arabe, sauf qu'il arrive que ce soit des ouïes-dire et qu'il n'y ait rien : les gens attendent pour des prunes, le magasin n'a pas été livré. Les quantités étant par ailleurs très faibles, il est fréquent que la marchandise n'atterrisse jamais sur les rayonnages mais finisse dans l'escarcelle des vendeuses, des employés qui se servent au passage pour leur famille et leurs amis. C'est ainsi que l'on joint les deux bouts, par un système de troc. Or Madame Komur est comptable dans une société de grossistes, c'est elle qui réceptionne la marchandise textile telle que rideaux, collants pour femme. Elle

dispose donc d'un moyen d'échange qui permet à sa petite famille de ne manquer ni de viande, ni de chaussures, seulement de saveur. Ce qu'on présente comme du chocolat n'est qu'un ersatz sans goût.

Greta n'a en tout cas pas souvenir d'avoir vu sa mère faire la queue ; « nous étions privilégiés », même s'il existait des bons de rationnement pour tout : cigarettes, sucre, vodka, papier toilette, lessive, savons, « il y avait un talon pour la viande, un pour la charcuterie, un pour ces horribles produits chocolatés... et il n'y avait qu'une seule marque de chaque : si par bonheur un magasin de fringues était achalandé, on y trouvait un seul pantalon en plusieurs exemplaires, même modèle, même couleur, même taille ! » Ainsi la psyché conditionnée de la sorte marche-t-elle au pas et ne se pose-t-elle pas la question des options, des possibilités.

Greta, toutefois, ne se satisfait pas de la norme. L'idée de chanter l'obsède. « Je ne vivais que pour ça ! » À douze ans, elle s'inscrit à l'Académie nationale de Silésie où l'on apprend la théorie musicale, le chant, la piano et la flûte traversière, un instrument prêté par l'école. Dès la sortie des classes, elle rentre chez elle, dépose ses manuels, se prépare comme une grande deux œufs brouillés qu'elle engloutit avec du pain, et prend sa flûte sous le bras. Tous les soirs. La fatigue la terrasse et le vieux professeur de piano, la voyant épuisée, sans énergie, l'oblige à avaler des morceaux de sucre. « Je le détestais pour ça ! » Greta chante dans le chœur de l'école mais n'apprécie pas. Trois ou quatre ans plus tard, elle rejoint au Palais de la culture de Silésie un groupe vocal qui accompagne les plus grands ensembles folkloriques de Pologne. Elle ne s'y accomplit pas davantage mais persévère : être sur scène, voilà bien le plus important.

Élève brillante, elle entre sur concours, à l'âge de quinze ans, dans une école expérimentale appelée Lycée de l'Administration Nationale². Elle y étudie notamment le droit et l'économie politique. Décroche à dix-huit ans le prix de poésie russe et soviétique. Mais son père insiste pour qu'elle et sa sœur se dégotent un métier le plus vite possible : le quotidien est dur, les études coûtent cher, il faut gagner sa croûte. Ce conservatisme la révolte. Elle s'entête, continue la musique et obtient un DEUG en sciences politiques et journalisme de l'Université silésienne de Katowice. Entre-temps, le mur de Berlin est tombé. Munie d'une carte de presse, la jeune femme croit en sa bonne étoile et tire des plans sur la comète France.

En route vers la France

« Tous ces gens-là se font bien vieux ;
Je les ai longtemps supportés ;
Mais à présent l'ennui m'accable. » (I, 21)

Dans les sociétés fermées prospèrent facilement les préjugés et les préjugés ont la vie dure. Un village perdu, une petite île, une nation sous le joug de l'URSS subissent chacun une forme de fermeture particulière. L'esprit s'y ramollit et se complaît dans la ritournelle des lieux communs. En Pologne, on disait de l'Ouest qu'il était décadent et les gens de là-bas vils, corrompus. Le premier contact de Greta avec des Français confirma le cliché. Elle a environ douze ans quand elle part en vacances à Berlin avec les Jeunesses communistes, des vacances qui la firent tant rêver ! Ils se rendent à Berlin admirer l'Alexanderplatz et campent en forêt, non loin de la capitale, dans des cabanons

de bois. Greta découvre alors des jeunes d'autres pays (Allemagne, Tchécoslovaquie...). Nous sommes au début des années quatre-vingts et c'est la mode Punk en France. Les adolescents triment sur leur crâne des crêtes multicolores, comme collées par de la fiente de pigeon, ce qui choque profondément la petite Polonaise.

Cette impression, cette conviction se démentiront par la fréquentation de la langue française : à travers les chansons, mais aussi les téléfilms qui, faisant l'objet d'un doublage en différé par un comédien, laissent entendre la voix originale. Greta se presse au cinéma voir *Le Gendarme à New York*, qui fait un tabac. Les films d'Alain Delon la séduisent aussi, surtout le Delon de quarante ans. Le R français l'intrigue, ce R non roulé « qui [lui] met la voix en arrière » et lui procure encore aujourd'hui quelques complexes – à tort, si je puis donner mon avis.

C'est vers 1990 qu'elle franchit la frontière. Sa mère paye fort cher (quatre cents zlotys) un particulier qui possède « une magnifique Chrysler Voyager couleur bordeaux » et organise des transports au noir. Ils sont neuf du voyage. Neuf Polonais à tenter l'Eldorado et habillés pour la circonstance : sur leur trente et un. C'est l'époque où le commerce parallèle explose en Pologne, en particulier celui de l'habillement. Des boutiques ouvrent, qui font l'étalage de vêtements extravagants rapportés d'Inde ou de Turquie où se rendent de nombreux Polonais afin d'y acquérir, pour un dollar, des habits qu'ils revendront cinq dans leur pays. Greta et son ami d'alors raflent à Istanbul blousons de cuir, chaussures flashy, sacs énormes, trousse de maquillage, toutes sortes de contrefaçons qu'ils refourguent le week-end au marché noir, dès avant l'aurore et dans la rue, à certains endroits réputés malgré l'interdiction officielle. L'argent gonfle leurs poches – du moins celles de son ami. C'est une période de chaos, où le port d'armes se généralise. On comprend mieux l'envie de fuir, de partir. Et puis, pour trois mois de travail en France à quatre mille francs le mois (salaire d'une femme de ménage), on s'achète une voiture en Pologne.

La ruée vers l'or l'appelle et c'est habillée comme une starlette américaine – « En Pologne, pour faire les courses, les jeunes femmes se sapent comme si elles allaient en boîte de nuit » – que Greta embarque à bord de la Chrysler bordeaux : escarpins roses et brillants, talons-aiguilles, un caleçon satiné et un tee-shirt descendant à mi-cuisse, une écharpe rose qui l'emmitoufle. Ne surnage que sa tignasse blonde platine et permanente : elle s'est en effet teint les cheveux « pour être comme la majorité des Polonaises, blonde et bouclée ». Après dix-neuf heures de voyage, alors que la Chrysler s'engouffre dans le flot des voitures autour de l'Arc de Triomphe, la poupée s'exclame : « Ils vont nous rentrer dedans ! » – elle n'avait jamais vu une telle profusion de véhicules. Les premiers temps passés en France instilleront chez elle cette angoisse que l'on peut ressentir devant la pléthore nouvelle, quand on passe de trop peu à trop, quand les choix qu'offre la liberté vous tiraillent...

La traversée du désert

« La froide corruption du monde
Ne l'avait pas encore touché[e]. » (II, 7)

Le point de passage obligé, pour tout nouveau migrant polonais, c'est l'église polonaise, Notre-Dame-de-l'Assomption, située dans le premier arrondissement de Paris, rue Saint-

Honoré. C'est là que se dénichent les jobs, où sont affichées les petites annonces, où se tissent les relations de la communauté. Enfin, si l'on peut parler de communauté... Greta déplore en effet l'égoïsme, l'absence de solidarité entre ses compatriotes d'alors. « Seul le malheur national nous unit. L'histoire le montre : dès que ça va mieux, on se querelle, on s'entredéchire. C'est comme ça qu'on a perdu le pays, qui a été rayé de la carte pendant plus d'un siècle. On a trop tendance à se réjouir du malheur d'autrui, à profiter de ses faiblesses et c'est ce que j'ai vécu à mon arrivée en France. Les vautours tournaient autour de moi, je ne sais pas comment j'ai échappé à leurs griffes ; je dois quand même être née sous une bonne étoile. »

Elle est une proie toute désignée pour les parrains polonais qui se promènent dans le coin. « Je ne sais pas ce qu'ils voulaient exactement ». Sont-ils des proxénètes ? La prostitution est une menace que la jeune femme ne soupçonne pas mais qui sévit largement ; les filles de l'Est envahissaient les boulevards parisiens. L'un de ces types bizarres la lorgne et rôde autour de la cabine d'où elle téléphone. « Je détestais ces gens qui, arrivés en France depuis un certain temps, ne levaient pas le petit doigt pour les nouveaux arrivants ». Les prêtres polonais ne bougent pas davantage. Elle doit compter sur elle seule. Sept mois de misère noire avant son premier job : tailler et repasser les cravates des Yougoslaves, dont elle comprend la langue – le français lui étant totalement opaque.

Onze jours seulement après son arrivée à Paris, elle est victime d'un tortionnaire. Elle frise la descente aux enfers mais se relève courageusement et rebondit. « Le bonheur est une attitude », se force-t-elle à penser, « un état d'esprit que l'on cultive ». Elle va de l'avant, prête au combat comme peut l'être un chanteur sur scène. Mais elle ne chante plus. Elle déchant. Ses rêves de petite fille se sont envolés sous le ciel sombre de la capitale. Quant à sa carte de presse dûment acquise là-bas, elle fait la risée des notables d'ici. De toute façon, elle est là illégalement. Et ne tardera pas à le savoir.

On la reconduit à la frontière. Elle surmonte l'affront et revient en France, sachant désormais qu'une inscription à l'université lui permettrait de rester sur le territoire national. Mais comment s'inscrire sans aucun papier ? Elle retourne à l'église polonaise – « le lieu de rencontre du pire et du meilleur, mais seul le pire m'est arrivé » – où elle fait connaissance de celui qui deviendra, pas pour longtemps, son premier époux. « Je me suis mariée parce que j'avais vingt et un ans. En Pologne, tout le monde se mariait à vingt et un ans. » Un mariage de naïveté, selon elle. « J'étais une fille extrêmement naïve. Je croyais dur comme fer à tout ce qu'on me racontait » – son père ayant bercé son enfance de contes de fées et le régime communiste dissuadant tout recul critique.

Au bout de six mois, elle fugue du foyer conjugal et entame une procédure de divorce. Elle loge à la Courneuve, dans une petite résidence qu'un propriétaire loue clandestinement à elle et à deux autres compatriotes ; elle occupe une dépendance. « De nombreux Polonais roulaient sur l'or avec ce système. » Elle vit de ménages pendant presque deux années, se conformant malgré elle au « stéréotype circulant alors en France, qui veut que les Polonaises soient femmes de ménage et les Polonais maçons, ivrognes de surcroît ». Puis le groupe d'amis qu'elle fréquente lui propose de faire du colportage : la loi Evin sur l'interdiction de fumer dans les lieux publics venant d'être votée (1992), il y a un peu de blé à se faire avec la vente d'autocollants. Elle les achète un franc, les revend dix. Débute par Pigalle, sans grand succès, et attendrit le propriétaire d'un restaurant turc du dix-neuvième : il l'embauche. Greta fait ses premiers pas dans cette branche.

L'un des clients du restaurant est un juge puissant de la place Vendôme. Tombé sous son charme, il lui promet monts et merveilles, et le sésame : un titre de séjour. D'ailleurs, dit-il, c'est lui qui avait rendu la décision de reconduite à la frontière. « C'est incroyable ! » exulte Greta. Surtout qu'il lit dans la boule de cristal et entrevoit pour elle un avenir rose et doré. « Bientôt tu ne te soucieras plus que du nombre de convives à inviter au dîner. » Mais il lie son avenir au sien. Indique, pour le certificat d'hébergement dont elle a besoin, son adresse personnelle. Va même jusqu'à offrir de payer les timbres fiscaux. Actionne son réseau. Lui suggère d'écrire à la présidente de l'Université Paris-VIII (Saint-Denis) et la recommande personnellement au directeur d'une prestigieuse école de droit, qui l'accepte. Mais la contrepartie horrifie la jeune et fraîche Polonaise. Le juge n'en peut plus, il veut l'épouser, il prétend même, au décès de sa mère, que celle-ci a légué à Greta le tiers de son patrimoine. Il se vante qu'il sera Garde des Sceaux si Chirac est élu à la prochaine présidentielle et, dans le même quart d'heure, dans tous ses états, s'agenouille devant la mignonne au beau milieu du restaurant. Douce revanche : après avoir été piétinée par la justice française et expulsée, voilà que c'est elle, la petite Polonaise, qui la met à ses pieds !

Greta déménagera finalement à Gennevilliers : les messages téléphoniques outrecuidants du magistrat, où résonne son rire d'ogre sauvage, la répugnent et l'effraient. Il exerce sur elle un chantage ignoble : personne ne la prendra au sérieux, on la suspectera d'être une prostituée. Mais une autre institution vient de lui tendre les bras : l'Université.

Encore aujourd'hui, Greta rend hommage à la présidente de l'Université Paris-VIII, madame Sokologorskaja, russe d'origine – qu'elle n'a du reste jamais rencontrée en chair et en os –, pour lui avoir ouvert les portes de son institution et, partant, d'un nouvel avenir. L'étudiante s'inscrit en sciences du langage mention communication, mais par défaut : l'université ne délivre pas la formation en sciences politiques qu'elle envisageait et il n'y a plus de place en communication (nous sommes au mois de novembre).

La première année, Greta ne fréquente pas les bancs de la fac. Elle se consacre entièrement à son travail chez le Turc. Elle bosse du matin au soir et gagne huit mille francs par mois, une petite fortune puisqu'elle ne dépense que le minimum vital. « Tu vis uniquement pour survivre : payer ton loyer, t'acheter à manger et tu te fiches du reste car personne ne règle tes problèmes. » Elle n'est absolument pas au courant de l'effondrement du bloc soviétique et lira son premier article sur le sujet, comme sur la chute du mur de Berlin d'ailleurs, une décennie après les événements.

Elle se met à l'étude à sa deuxième inscription. Toutefois les cours de linguistique sont pour elle du charabia. Elle passe ses soirées ou ses nuits à les traduire en polonais, dictionnaire à la main. Les efforts, l'abnégation payent peu à peu et elle sent que les études lui permettront d'échapper à ce qu'elle redoutait de devenir : personne.

Paris est une fête

« Aux favoris de la Fortune,
Tout ce que le goût de Paris,
Cherchant remède à sa misère,
Invente pour l'amusement,
Le luxe et la mode alanguie. » – (I, 23)

Après quatre années de galère, Paris devient enfin une fête.

Un propriétaire de la grande restauration, qui cherche une serveuse russophone, la repère chez le Turc et lui propose de venir travailler sur les yachts de la capitale, en bord de Seine, là où la riche clientèle russe flambe ses nuits. Ces établissements haut de gamme reçoivent la jet-set française et internationale, des Suisses fortunés qui laissent à la serveuse polonaise des pourboires de cinq cent francs. Après le service, les employés s'attablent pour dîner. La cuisine gastronomique est pour Greta une révélation. Son goût n'avait jamais été éduqué mais déformé, perverti par les succédanés du régime communiste. À son arrivée en France, elle s'était empiffrée de chocolat, du vrai chocolat, jusqu'à l'indigestion. Et voici qu'elle découvre maintenant, sous les lustres éclatants suspendus aux plafonds pourpres, les plaisirs de la table, « la véritable identité française »...

Elle aime raconter cette anecdote : un homme nanti, flanqué d'une plantureuse épouse d'origine silésienne, demande à Greta de bien vouloir lui parler dans sa langue maternelle, car l'homme n'y a jamais entendu sa femme s'exprimer. C'est une dame magnifique, qui porte beau, Greta anticipe une conversation de haute tenue, mais quand la dame ouvre la bouche, le mythe s'effondre : « Un accent à couper au couteau et un registre très familier ! » « Alors, elle parle polonais ? » s'enquiert le mari. « Oui ! » rétorque Greta avant de prendre ses jambes à son cou. Elle manifeste toujours cette sensibilité aux mots et à la voix. Or si elle étudie les mots et le langage à l'université, la voix, justement, elle n'en donne plus vraiment depuis longtemps. Son rêve d'enfant s'est évanoui.

Un soir, elle entend Pavarotti dans *L'Élixir d'amour*. Et tout resurgit. Tout refait surface. Elle fond en larmes. Avant de se ressaisir. Elle intègre l'École Nationale de Musique de Gennevilliers. Avec une amie guadeloupéenne, elle crée une association de chant lyrique, *Bel Canto*, dans le but de se produire enfin. Elle y parvient en 1998. Un an plus tôt, elle s'est remariée. D'un point de vue matériel, ce mariage la tire d'embarras car les soirées dorées sur tranche étaient terminées : ne possédant pas de permis de travail, Greta a été contrainte d'y renoncer. Elle s'est faite embauchée aux vestiaires d'un grand restaurant du dix-septième arrondissement, elle y vendait aussi des cigares, ses pourboires d'un soir se montaient jusqu'à mille francs. Cela n'a pas duré non plus et la voilà qui inaugure en tant qu'employée l'Indiana Café de l'Opéra Garnier. Serveuse à deux pas de l'opéra ! Le supplice de Tantale...

La scène se rapproche de plus en plus. Ou c'est Greta qui s'en rapproche. Un réalisateur rencontré jadis dans le restaurant turc où elle s'évertuait, lui propose de tourner dans une fiction sur les pays de l'Est. Elle accepte et se rend aux essais. Mais son mari, d'une jalousie féroce, fait capoter l'aventure après avoir pris le réalisateur au colback... Greta sonne la séparation le 1^{er} juin 2000. Deux semaines plus tard, elle est naturalisée française. « Voilà au moins ce que m'a rapporté ce mariage... » Le processus de naturalisation avait consisté à participer en couple à des entretiens fixés par l'administration. « Je priais le ciel de ne plus avoir à y aller avec mon mari... » C'est une femme qui a mûri. Elle attribue cette maturation en grande partie aux études : « À partir de la Maîtrise, je suis devenue une personne différente, puis mon doctorat m'a changée. » Elle a l'âge du Christ quand un autre événement bouleverse son existence.

La rencontre avec Pierre Thilloy

« Ce fut en moi un froid, un feu,
Et dans mon cœur, j'ai dit : c'est lui ! »
(« Lettre de Tatiana à Onéguine »)

En quête d'un emploi à l'université alors qu'elle est en voie d'achever son doctorat³, Greta est recrutée à Metz fin 2002. Elle accepte le poste à contrecœur : elle se désole d'avoir à quitter la capitale ; retourner vers l'Est n'était pas dans ses intentions... De fait, elle perçoit nombre de ressemblances entre la préfecture de Lorraine et l'ancienne Allemagne communiste, comme les salons de thé, qui ne fleurissent pas à Paris.

À la Faculté, on lui parle d'un compositeur important et on l'invite à le rencontrer. Pierre Thilloy, prix des Arts de l'Académie Nationale de Metz pour l'ensemble de son œuvre en 2002, est déjà reconnu et joué à l'international, et lauréat de nombreuses récompenses et fondations, telles que la prestigieuse Rockefeller Foundation de New York⁴. Cela à trente-deux ans à peine et seulement douze ans de pratique musicale derrière lui... Phénoménal !

Le phénomène n'est justement pas à Metz à ce moment-là, mais en résidence d'artiste à Bakou. Greta lui envoie un mail : « J'ai deux passions dans la vie : la musique et la linguistique. » Thilloy lui répond : « J'ai deux passions dans la vie : la musique et ma femme. » Voilà une relation qui s'annonce saine et professionnelle, se dit Greta, trop habituée aux regards concupiscents qui glissent sur elle... Mais quand ils se rencontrent en septembre 2003 à Metz, elle a un coup de foudre... qui la désespère, puisque l'homme, beau ténébreux à l'allure romantique, est marié et père de famille. « Dommage ! Quel dommage ! Il y a des femmes qui ont vraiment de la chance... », se lamente-t-elle. Pensez-vous ! Un si grand artiste si amoureux de sa femme... ça ne court pas les rues ni les couloirs de l'université, n'est-ce pas ?

Ce que Greta éprouva pour Pierre à l'instant de leur rencontre, un texte de la littérature russe le traduit à merveille : « La Lettre de Tatiana à Onéguine ». La lettre de la jeune Tatiana au grand et fort Onéguine s'apparente à un cri d'amour et de désespoir, un cri silencieux : « *Je vous écris ; voilà. C'est tout. / Et je n'ai plus rien à vous dire* ». Greta aime le russe depuis l'école, à l'inverse de la plupart des Polonais. Elle a découvert ce bijou de Pouchkine dans la bouche d'une professeur moscovite invitée à l'Université Paris-VIII ; elle lui en fit une lecture – après quelques verres de vodka – qui l'émut aux larmes : « C'était la plus belle chose que j'avais entendue de ma vie. » Heureusement pour elle, le destin de Greta diffèrera de celui de la pauvre Tatiana...

Sa beauté n'a pas laissé Pierre Thilloy insensible. Mais c'est sa voix qui suscite sa curiosité. Il l'auditionne pour sa *Messe de l'Ordinaire de la Prée*⁵, dans la chapelle de l'abbaye. Il s'éleve amoureux de cette voix « au timbre si particulier ». À tel point qu'il compose dans la foulée une nouvelle pièce pour elle seule. Greta chantera de nombreuses fois pour lui. En 2005, pour ses trente-cinq ans, elle lui offre un petit livre ouvert, fabriqué en Pologne à partir d'une boîte à chaussures, décoré d'un violon et de fleurs de ruban. On peut y lire... « la Lettre de Tatiana à Onéguine », du moins les passages qui reflètent le mieux ses états d'âme. « Elle m'a déclaré sa flamme avec Pouchkine », s'enthousiasme Pierre Thilloy, qui met la version originale du texte en

musique et offre en retour un miracle à sa soliste de femme⁶. Ils se marieront à Venise en 2009.

Un autre miracle illumine leur vie le 31 mai 2006 : la naissance de leur fils Matteo. Événement qui catalyse chez Greta le désir d'un retour aux sources.

Pologne mon amour

« Il fut un temps où j'oubliais
Pour vous le souci de ma gloire
Et ma patrie et mon exil. » (I, 31)

Toutes ces années passées en France jusqu'en 2006 ont été vécues par Greta dans le rejet de la Pologne, de sa culture, de son histoire. Ses racines l'entravaient. Elle occulta leur force, leur profondeur. Posa sur son héritage une chape de plomb. Elle regrette toujours le manque de curiosité intellectuelle de ses braves parents, qui ne savaient pas grand-chose, ne pouvant ainsi lui servir de modèle, d'exemple. Elle leur pardonne volontiers leurs lacunes, comme on pardonne à quelqu'un ce dont il ne peut être tenu responsable.

C'est pour Matteo qu'elle se réconcilie avec leur vision de l'existence et son propre passé. Elle craint toutefois de leur apparaître « un peu prétentieuse ». Les discussions avec le père, engoncé dans ses fausses certitudes, demeurent difficiles ; Greta reste une petite fille à ses yeux ; mais elle fuit désormais le conflit. « Je voulais aussi retrouver la paix avec le polonais car je souhaitais que Matteo l'apprenne. » De fait, c'est sa langue maternelle, au bout de chou fan de mangas. Sa mère l'a même pris comme objet d'études s'agissant de l'acquisition du bilinguisme. Matteo incarne la synthèse des deux cultures, des deux langues, c'est-à-dire que les deux cultures, française et polonaise, s'incarnent désormais dans l'amour. Mais une troisième langue enchante régulièrement les oreilles du jeune garçon : celle de la musique. À cinq ans, il est déjà mélomane, ou chef d'orchestre imaginaire. Il connaît quatre compositeurs : Mozart, Chopin, Beethoven et « Pierre, mon papa ».

Les Komur-Thilloy résident dans un bel appartement bourgeois d'une rue cossue de Mulhouse, où Greta enseigne depuis 2006, avec le cœur et la compassion qu'elle n'a pas toujours connus elle-même. Les livres ne décorent pas seulement les murs de leur foyer, ils témoignent d'une ouverture à l'universel et à la profondeur des choses. Des êtres aussi. Les trophées de Pierre Thilloy, qui voulait être l'égal de Beethoven, attirent le regard intrigué du modeste écrivain que je suis : le secrétaire sur lequel Albert Camus rédigea *La Peste*, une édition originale (1789) des œuvres complètes de Voltaire, diverses reliques du XI^e et XIII^e siècles et j'en passe, tous décernés par des fondations pour lesquelles il a composé. D'une prolixité étourdissante, il est aussi un père et un époux dévoués. Le génie heureux existe et cela fait du bien de le savoir. Entre deux avions qu'il prend, pour l'Inde ou l'Azerbaïdjan, on est content et fier de faire partie de leurs invités.

Dernièrement, début juin 2011, ils se sont rendus à Berlin, où une symphonie de Pierre Thilloy, *Terre : la dernière planète*⁷, était jouée à la Philharmonie. Trente ans après son voyage avec les Jeunesses communistes, Greta revenait dans la capitale allemande. L'émotion lui serre la poitrine. « Je n'ai rien reconnu, à part la tour de la télévision. » La ville s'est enrichie, embellie, avec l'éclosion des palaces, des beaux hôtels... Le leur se trouve justement sur la FriedrichStrasse, non loin de l'endroit où se situait, quand

le Mur se dressait encore, le passage de l'Est vers l'Ouest : Checkpoint Charlie. Le jour du concert – il fait chaud –, Greta y emmène son fils. Une mise en scène remplace la réalité de naguère : des photos d'époque (des années 60 à 80) illustrent le parcours ; des comédiens déguisés en milicien tamponnent les poignets en guise de laisser-passer. Greta achète à son fils une voiture-jouet, une Traband, véhicule de l'Allemagne de l'Est que certains Polonais plus favorisés que la moyenne possédaient. Elle vulgarise pour son fils : la ville était coupée en deux, une moitié riche, une autre pauvre, « moi je faisais partie de la moitié pauvre ». Les pans de mur tagés surprennent le petit garçon, qui s'amuse de recevoir un *stampel*. « Pour moi c'est très fort ! », confie Greta au milicien. « Je suis Polonaise ». Le ciel de Berlin n'a jamais été aussi bleu. *Good Bye, Lenin !*

En guise de coda

« Adieu, travail toujours présent
Et vivant. Vous m'avez donné
Tout ce que désire un poète :
Oublier la vie orageuse
Et parler avec des amis. » (VIII, 50)

Même aujourd'hui, Greta Komur-Thilloy n'échappe pas toujours à la vision stéréotypique de certaines nationalités, slaves en l'occurrence, qui persiste en France. Elle en fit encore récemment la désagréable expérience à une table d'intellectuels. Auteur elle-même de nombreux articles académiques et d'ouvrages collectifs de haute volée, dont un auquel j'ai eu l'honneur de contribuer⁸, elle n'en mène pas moins tambour-battant ses multiples vies : d'universitaire, de chanteuse lyrique, d'attachée de presse pour son compositeur de mari, d'épouse et de mère ; plusieurs vies en une à l'image de ces poupées russes qui s'encastrent les unes dans les autres et dont la « soprano un peu folle » partage l'éternel air juvénile. Elle y ajoute la frange au vent, des yeux noisette qui pétillent, un accent charmant, la grâce de son sourire et de ses manières spontanément théâtrales... Elle rayonne !

Quant à moi, il est temps que je tire ma révérence à l'instar du narrateur d'*Eugène Onéguine*, qui saura mieux que moi conclure ton épopée, chère Greta, par ces propos que je fais miens :

« Le monde est trop fier pour me lire ;
Je n'écris que pour mes amis.
J'aurais voulu te présenter
Un cadeau plus digne de toi,
Plus digne de ton âme fière
Où domine un rêve sacré. »

Notes

¹ Pouchkine, *Eugène Onéguine*, traduit par Jean-Louis Backès, Paris, Folio Gallimard, 1996, p. 264. Cette citation intervient au huitième chapitre, section 47. Les références au texte de Pouchkine seront désormais indiquées entre parenthèses, comme suit : (VIII, 47).

² Liceum Administracji Państwowej (LAP).

³ Rédigé en français s'il vous plaît, comme l'exige l'université française : une prouesse quand on sait que Greta Komur ignorait tout de cette langue douze ans plus tôt. Elle soutient cette thèse, dirigée par le professeur Blanche-Noëlle Grunig, à l'université Paris-VIII le 20 décembre 2003 : *La Représentation du dire dans la presse contemporaine française*.

⁴ Lauréat 2001 de la Fondation Rockefeller de New York. On peut également citer son second prix international Olivier Messiaen de la Fondation Guardini de Berlin, décerné dès 1998. Il obtiendra en 2005 la médaille d'argent de la Société académique des Arts, Sciences et Lettres de Paris pour l'ensemble de son œuvre.

⁵ Opus 115 : *Messe de l'Ordinaire de la Prée* pour quatuor à cordes & mezzo-soprano en 5 séquences (durée : 27'00"). Commande de « Pour que l'Esprit vive » à l'occasion du 50^e anniversaire de la donation de l'Abbaye de La Prée. Création mondiale le 19 septembre 2004 à l'abbaye de La Prée par Greta Komur, soprano et le quatuor à cordes Gaudi.

⁶ Opus 129 n° 1 : *Le Chant du crépuscule* pour soprano et grand orchestre symphonique d'après la *Lettre de Tatiana* à Eugène Onéguine de Pouchkine (durée : 12'00"). Commande de monsieur Roland Blatmann, ambassadeur de France à Bakou. Création mondiale le 30 septembre 2005 par Greta Komur & l'Orchestre National d'Azerbaïdjan. Précisons que la lettre figure intégralement dans le poème symphonique de Pierre Thillooy, qui répare ainsi les lacunes de Tchaïkovsky, lequel l'avait tronquée dans son opéra intitulé *Eugène Onéguine* (1879).

⁷ Opus 177 *Terre : la dernière planète* pour grand orchestre d'harmonie et quatuor jazz-rock (durée : 15'30"). Commande de la Confédération musicale de France. Quatre créations, dont une création allemande le 4 juin 2011 par la Philharmonie de Komen sous la direction de Simon Percic, grande salle de la Philharmonie de Berlin.

⁸ *Le Discours du nationalisme en Europe*, actes du colloque international de l'Université de Haute-Alsace du 27 et 28 novembre 2008, études réunies par Greta Komur-Thillooy et Agnès Celle, Paris, L'Improviste, coll. « Les aéronautes de l'esprit », 2010. (Mon article s'intitule « Le roman comme support du discours nationaliste : le cas de l'écrivain irlandais Charles Robert Maturin », p. 349-362.) J'ai rencontré Greta à ce colloque qu'elle organisait. Nous appartenons tous deux à ILLE, l'Institut de recherches en Langues et Littératures Européennes (EA 4363) dirigé par le Professeur Peter Schnyder.